Que la lumière demeure après nous

Deux ambitions n'ont pas à se faire de l'ombre



Laura Bellini

Que la lumière demeure après nous

Deux ambitions n'ont pas à se faire de l'ombre

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903780

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Le prix de sa propre lumière 11
Chapitre 2 - Des limites et des promesses..... 22
Chapitre 3 - La température de la confiance..... 33
Chapitre 4 - Après les heures de travail..... 43
Chapitre 5 - Le droit de dire non 53
Chapitre 6 - La lumière entre nous..... 64
Chapitre 7 - Un nom écrit de lumière 75
Chapitre 8 - Le monde au-delà de la verrerie 87
Chapitre 9 - Le risque inscrit dans le verre 98
Chapitre 10 - Une place pour deux..... 110
Chapitre 11 - Ce que nous n'avions pas dit 123
Chapitre 12 - Le nom au bas du projet 134
Chapitre 13 - Le prix de la visibilité.....146
Chapitre 14 - Entre le désir et la vérité 157
Chapitre 15 - Sous le nom d'un autre 167
Chapitre 16 - La distance entre les lumières 179
Chapitre 17 - Sa propre voix 189
Chapitre 18 - Une place pour deux noms 200
Chapitre 19 - Deux noms, une seule histoire.....213
Chapitre 20 - Que la lumière demeure après nous 224

INTRO

La première chose que je ressentis en entrant dans l'atelier fut la chaleur. Pas la chaleur agréable d'une maison, ni l'air sec d'un radiateur. C'était une chaleur dense, presque palpable, qui se déposait sur la peau et s'insinuait sous les vêtements, chargée d'odeurs de métal, de poussière et de quelque chose de minéral que je n'aurais su nommer. Je m'arrêtai derrière la ligne jaune peinte sur le sol et observai un instant un homme, à l'autre bout de la halle, faire tourner une boule de verre en fusion au bout d'une longue canne de souffleur. Elle était orange, presque blanche en son centre, comme un soleil minuscule tenu entre les mains de quelqu'un qui savait exactement jusqu'où il pouvait en maîtriser la puissance.

C'était précisément pour cela que j'étais venue.

Pas pour le soleil. Pour le contrôle.

Il me restait quarante-deux minutes avant le rendez-vous, j'avais un dossier rempli de dessins et un projet auquel je travaillais depuis sept mois. Six luminaires. Une seule collection. Du verre façonné à la main, sans perfection artificielle, avec un léger décalage de l'axe lumineux grâce auquel chaque pièce devait offrir une apparence différente à la tombée de la nuit et en plein jour. J'avais trouvé la technique appropriée, calculé les coûts, discuté avec des galeries à Varsovie, Berlin et Copenhague. Il ne me manquait qu'un atelier capable de réaliser le verre exactement comme je le souhaitais.

L'atelier de Maurycy Kłos.

Le simple fait de savoir que j'avais besoin de quelqu'un d'autre m'agaçait davantage que je n'aurais voulu l'admettre.

Je sortis mon téléphone, photographiai la lumière qui se reflétait sur une table en acier et fis instinctivement glisser mon doigt sur l'écran, comme si je pouvais déjà cadrer le luminaire achevé. Le verre devait diffuser la lumière, pas l'emprisonner. Mes créations commençaient toujours par cette idée. Les gens achetaient des lampes parce qu'ils avaient besoin d'un objet. Moi, je les concevais pour qu'au bout de quelques semaines, ils cessent de remarquer l'objet et commencent à percevoir l'espace qu'il créait.

— Madame Sowa ?

Je me retournai.

L'homme qui s'avançait vers moi n'avait rien de quelqu'un envoyé par l'accueil pour chercher une visiteuse. Il ne portait ni chemise ni veste, seulement un tee-shirt sombre, un pantalon de travail et des lunettes de protection relevées sur la tête. Les mèches grises à ses tempes ne cherchaient pas à dissimuler leur présence. Une cicatrice claire marquait son avant-bras gauche, ses mains étaient saupoudrées d'une poussière mate, et sa manière de regarder était décidément beaucoup trop tranquille pour un homme qui avait neuf minutes de retard à un rendez-vous.

Je consultai ma montre.

— Si vous êtes Maurycy Kłos, alors oui.

Le coin de sa bouche frémit.

— Nous commençons par la ponctualité ?

— Nous avons commencé il y a neuf minutes.

— C'est donc bien cela.

Il s'approcha et me tendit la main. Sa poignée était ferme, sans ostentation. De celles qui affirment une présence plutôt qu'elles ne cherchent à prouver quoi que ce soit.

— Maurycy Kłos. Je suis désolé. Un abat-jour s'est fissuré pendant le recuit. J'ai préféré comprendre pourquoi avant de venir vous raconter que tout fonctionne parfaitement chez nous.

Cela aurait dû me désarmer.

Ce ne fut pas le cas.

En revanche, cela éveilla mon intérêt.

— Les choses parfaites m'intéressent rarement.

Il regarda le dossier que je tenais sous le bras.

— Alors nous pourrions bien nous entendre.

Il se mit à longer la halle et je le suivis. Il ne me conduisit pas vers un bureau. Nous passâmes plutôt devant deux fours, une table couverte d'outils et plusieurs moules en bois assombris par des années d'utilisation. Tous les quelques mètres, quelqu'un l'arrêtait. Il répondait brièvement, sans élever la voix. Une fois, il revint sur sa décision après une seule phrase d'un employé. Une autre fois, il demanda de ne rien rectifier, de laisser la pièce telle quelle et de l'examiner après refroidissement. Il ne jouait pas au patron. Il n'en avait pas besoin.

Et c'était justement là le problème.

J'aimais les gens compétents.

Beaucoup trop.

— Je m'attendais à une table, un café et une discussion sur les délais, fis-je remarquer.

— Vous aurez tout cela plus tard. D'abord, je veux vous montrer pourquoi la moitié de vos dessins ne donnera pas le résultat que vous imaginez.

Je m'immobilisai.

Il fit encore deux pas avant de s'en apercevoir.

— Pardon ?

Il se retourna et me regarda sans l'ombre d'un regret.

— J'ai étudié les documents que vous m'avez envoyés.

— Et vous avez réussi à décider en neuf minutes que la moitié de mes projets étaient irréalisables ?

— Non. Cela m'a pris presque deux heures hier.

Je sentis apparaître la première fissure, très nette, dans le programme de ma journée.

— Curieux que vous ne m'ayez pas écrit cela dans votre courriel.

— Par courriel, vous m'auriez répondu qu'il fallait trouver une solution.

— Parce qu'il le faut.

Cette fois, il sourit vraiment.

Pas largement. Pas avec coquetterie. Comme un homme qui venait d'entendre exactement ce à quoi il s'attendait.

— C'est précisément pour cela que je vous ai invitée.

Je n'aimais pas qu'une seule phrase ait suffi à déplacer ma colère de quelques centimètres vers la curiosité.

Maurycy ouvrit une lourde porte donnant sur une pièce plus petite. Des échantillons de verre étaient disposés sur des étagères : opalins, fumés, transparents, teintés dans la masse. Certains étaient lisses, d'autres ondulés, comme si

quelqu'un avait figé le mouvement de l'eau à l'intérieur. Au milieu de la table se trouvait une impression de l'un de mes projets. Mon dessin était couvert d'annotations au crayon.

Je m'en approchai aussitôt.

— Ce sont mes proportions.

— Je sais.

— Vous les avez modifiées.

— J'ai indiqué les endroits où le verre en décidera autrement que vous.

Je levai les yeux.

— Le verre ne prend pas de décisions.

— Alors vous n'avez pas encore travaillé avec lui.

J'aurais dû trouver cette remarque condescendante. Au lieu de cela, j'entendis dans sa voix quelque chose que je reconnaissais dans la mienne. Une assurance née non pas de la conviction d'être infaillible, mais des centaines d'erreurs commises auparavant.

Maurycy prit sur la table un petit échantillon de verre ambré et le leva vers la lumière. Au premier regard, il était trop épais, trop sombre pour mon projet. Puis il le déplaça de quelques centimètres et j'aperçus une fine traînée dorée qui traversait la matière en son centre.

Pendant un instant, je ne dis rien.

— La température modifie la répartition de la couleur, expliqua-t-il. Si nous essayons de réaliser exactement ce que vous avez dessiné, vous obtiendrez un bel objet. Si nous laissons le matériau s'écarter un peu de votre projet, vous pourriez obtenir de la lumière.

Je tendis la main.

Il ne me donna pas immédiatement l'échantillon.

Nos regards se rencontrèrent au-dessus du morceau de verre.

— Je peux ? demandai-je.

Alors seulement, il le déposa dans ma paume.

Il était froid et plus lourd qu'il n'en avait l'air. Je le fis glisser sous la lampe. La ligne dorée réapparut, cette fois sur mes doigts.

Je voyais déjà ce luminaire.

Pas celui de mon dessin.

Un meilleur.

Cette découverte m'irrita presque autant qu'elle m'émerveilla.

— Vous avez dit que la moitié des projets ne fonctionnerait pas.

— Oui.

— Et l'autre moitié ?

Maurycy posa une main sur la table. Il se tenait de l'autre côté, suffisamment près pour que je sente la chaleur de l'atelier qui émanait encore de lui et une légère odeur de fumée, même si je ne l'avais pas vu fumer.

— L'autre moitié pourrait être le début de quelque chose qu'aucun de nous deux n'aurait pu créer seul.

Je baissai les yeux vers mon propre dessin, couvert de ses remarques.

J'étais venue ici pour trouver un fabricant capable de produire ma collection. Il devait recevoir le dossier technique, établir un devis et prouver qu'il pouvait concrétiser mon idée sans toucher à ce qui m'appartenait.

Moins d'un quart d'heure plus tard, je commençais à comprendre que Maurycy Kłos n'avait nullement l'intention de se contenter d'exécuter quoi que ce soit.

Le pire, c'était que, pour la première fois depuis de longs mois, j'avais réellement envie d'entendre ce qu'il allait proposer.

Je relevai la tête.

— Très bien. Vous allez me montrer où, selon vous, je me trompe encore ?

Pendant une seconde, il me regarda comme si cette question avait une importance qui dépassait largement notre conversation sur le verre.

— Si vous voulez vraiment le savoir.

Je le voulais.

Et c'est précisément pour cette raison qu'en me tenant face à lui, dans la lumière ambrée de la verrerie, je songeai pour la première fois que mon projet, si soigneusement protégé, risquait de ne pas survivre à cette rencontre.

J'ignorais seulement ce qui m'effrayait le plus : que Maurycy tente de le transformer, ou que je le laisse également changer quelque chose en moi.

Chapitre 1 - Le prix de sa propre lumière

Maurycy étala trois autres dessins sur la table et je remarquai aussitôt qu'il ne les avait pas disposés dans l'ordre de leur numérotation. Il avait choisi ceux qu'il jugeait les plus difficiles. Pendant un instant, j'observai ses mains faire glisser les feuilles sur le plateau en bois. C'étaient les mains d'un homme habitué au poids, à la chaleur et à une matière qui ne pardonnait aucune inattention. Pourtant, il manipulait mes projets avec une précaution presque surprenante chez quelqu'un qui venait de remettre en question, sans la moindre cérémonie, la moitié de mon travail.

— Commençons par celui-ci, dit-il en désignant un luminaire à l'abat-jour asymétrique.

— Par le plus difficile ?

— Par le plus honnête.

Je l'examinai plus attentivement.

— Vous parlez toujours comme ça ?

— Comment ça ?

— Comme si chacune de vos phrases devait être gravée sur un mur de l'atelier.

Il eut un petit rire.

— Seulement quand quelqu'un essaie de me convaincre que le verre devrait se comporter comme de l'aluminium.

Je n'avais aucune intention de sourire. Malheureusement, je le fis.

Je sortis de mon dossier une feuille supplémentaire. Elle contenait une coupe technique de l'abat-jour que Maurycy

n'avait manifestement pas reçue avec les documents envoyés. Je la dépliai à côté de ses annotations et lui montrai l'endroit où je comptais dissimuler la fixation. La structure reposait sur deux éléments indépendants. L'un devait supporter la charge, l'autre uniquement diffuser la lumière.

— Je n'essaie pas d'imposer au verre quelque chose dont il est incapable, expliquai-je. Je veux qu'il donne l'impression de flotter dans l'air sans l'aide du métal.

Maurycy se pencha sur la coupe.

— Ça ne figurait pas dans les fichiers.

— Parce que c'est une solution structurelle, pas un élément du devis de fabrication.

— Et pourtant, vous attendez un chiffrage.

— J'attends une discussion à l'issue de laquelle je pourrai vous transmettre l'ensemble du dossier technique.

Il resta silencieux un moment. Puis il écarta le dessin précédent et rapprocha le nouveau.

— Dans ce cas, nous reprenons depuis le début. Mais cette fois, nous jouons cartes sur table tous les deux.

Je ne répondis pas immédiatement.

En quinze années à la tête de mon propre studio, j'avais appris que le mot « collaboration » pouvait être une manière élégante de désigner une situation dans laquelle une personne apportait l'idée et l'autre s'appropriait le droit de raconter comment elle était née. Il m'était déjà arrivé de concevoir des objets pour des entreprises qui imprimaient mon nom dans leurs catalogues en caractères plus petits que ceux utilisés pour indiquer le type de câble

d'alimentation. Je n'avais aucune envie de revivre cette époque.

— Tout dépend de ce que vous entendez par jouer cartes sur table.

— Votre liste de clients et votre marge ne m'intéressent pas. Je veux savoir si je dois fabriquer six objets ou créer avec vous quelque chose qui n'existe pas encore.

Ce fut la première phrase qui me fit véritablement réfléchir.

— Je suis venue avec une collection achevée.

— Vous êtes venue avec six très beaux projets. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

J'aurais dû me sentir offensée. Au lieu de cela, je regardai l'échantillon de verre ambré posé près des dessins. Une heure plus tôt encore, je ne lui avais réservé aucune place dans mon travail. À présent, je voyais comment il pourrait transformer le luminaire le plus important de toute la collection.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement, monsieur Kłos ?

— Maurycy. Si nous devons passer plusieurs semaines ensemble, le nom de famille va devenir fatigant.

— Nous n'avons pas encore décidé que nous passerions plusieurs semaines ensemble.

— Je sais. C'est pour cela que j'essaie de vous convaincre.

Il releva les yeux et, pour la première fois depuis notre rencontre, son visage ne portait plus la moindre trace de sourire.

— Je veux participer à la création de cette collection. Pas seulement la fabriquer.

De l'autre côté du mur, un bruit métallique retentit dans la halle. Quelqu'un lança un appel indistinct, puis je n'entendis plus que le ronronnement régulier de la ventilation. Je songeai que, dans d'autres circonstances, j'aurais pu considérer cette proposition comme la réalisation d'un rêve professionnel. Travailler avec un homme qui comprenait le verre aussi bien que je comprenais la lumière, c'était précisément ce dont j'avais besoin.

Le problème, c'était que je n'avais pas prévu de partager les commandes.

— Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

— Nous travaillons ensemble sur la forme. Tu es responsable de la lumière, de la fonction et de l'identité de toute la collection. Moi, je m'occupe du verre, de la technique et des possibilités de l'atelier. Si quelque chose ne fonctionne pas, nous avons tous les deux le droit de dire non.

— Et si nous ne sommes pas d'accord ?

— Nous cherchons une troisième solution.

— C'est très joli, jusqu'au moment où l'argent entre en jeu.

Maurycy hocha la tête.

— C'est pour cela que nous allons aussi en parler.

Nous nous assîmes à la table. Il sortit un carnet à la couverture tachée, ni ordinateur portable ni présentation soigneusement préparée. Il inscrivait les chiffres rapidement, sans fioritures. Le coût des moules, des essais, des heures de travail, des déchets, du recuit et des

éventuelles retouches. Il ne cherchait pas à dissimuler les postes susceptibles de paraître défavorables. Lorsque je lui demandai quel pourcentage de pièces risquait d'être raté, il répondit sans hésiter.

— Avec une telle géométrie ? Au début, peut-être vingt-cinq pour cent.

— C'est beaucoup.

— Suffisamment pour ne pas vous promettre de miracles.

— Et ensuite ?

— Si nous mettons correctement le procédé au point, nous descendrons sous les dix pour cent.

Je commençai à prendre des notes. À un moment, il me tendit un crayon avant même que j'aie eu le temps de fouiller dans mon sac. Ce petit geste avait quelque chose d'étrangement intime dans sa banalité. Il avait remarqué que j'avais besoin d'un outil et me l'avait simplement donné. Sans commentaire, sans interrompre notre conversation.

Pendant l'heure suivante, nous nous disputâmes sur des millimètres, des températures et des proportions. Maurycy rejeta ma première solution de suspension. Je lui démontrai que sa proposition détériorerait la répartition de la lumière et créerait une tache sombre au plafond. Il apporta un échantillon de verre d'une autre épaisseur. Je plaçai la lampe torche de mon téléphone contre la matière, puis déplaçai la source lumineuse selon un angle précis.

— Tu vois ? demandai-je instinctivement.

Je ne réalisai que j'étais passée au tutoiement qu'au moment où il me répondit.

— Je vois.

Il ne me corrigea pas. Il n'en profita pas pour plaisanter. Il vint simplement se placer à côté de moi afin d'observer la même chose sous le même angle.

Ce fut alors que je compris pour la première fois à quel point je pourrais facilement m'habituer à sa présence.

Pas à son apparence, même s'il était difficile de ne pas remarquer ses larges épaules et le visage paisible d'un homme qui ne cherchait pas à dissimuler ses quarante-sept ans. C'était davantage sa manière d'écouter qui me touchait. Il n'attendait pas seulement son tour pour parler. Lorsque j'avançais un argument, il le vérifiait, même s'il contredisait son opinion précédente.

Cette qualité d'attention me manquait depuis longtemps.

Vers quatorze heures, une femme en blouse bleu marine entra dans la pièce. Elle avait les cheveux courts et le regard de quelqu'un que plus rien ne surprenait depuis des années.

— Maurycy, Andrzej demande si tu valides l'essai de demain. Et nous avons reçu la confirmation de l'imprimerie.

Elle lui tendit deux documents.

— Merci, Ewa. J'arrive dans dix minutes.

La femme me regarda avec une curiosité bienveillante.

— C'est vous qui faites les luminaires ?

— Liliana Sowa.

— Ewa Borkowska. Je veille à ce que cet homme ne promette pas à ses clients des choses qu'on sera ensuite incapables de fabriquer.

— Aujourd'hui, il ne m'a promis que très peu de choses.

— Alors, c'est que votre projet lui tient à cœur.

Maurycy soupira.

— Ewa.

— Je m'en vais.

Lorsque la porte se referma, je remarquai que l'un des documents concernait le catalogue de l'atelier. En haut figurait un grand logo : KŁOS. VERRE ET LUMIÈRE. En dessous étaient disposées des photographies de plusieurs objets élégants.

— Vous avez votre propre gamme de produits ? demandai-je.

Maurycy recouvrit le document avec son carnet, mais pas assez rapidement pour que ce geste paraisse accidentel.

— Depuis quelques années. Une petite gamme.

— Et tu veux la développer ?

— Je veux que l'atelier ne soit pas uniquement associé à la fabrication de commandes pour les autres.

Je compris pourquoi ma collection pouvait l'intéresser davantage que notre première conversation ne l'avait laissé entendre.

— Donc, nous avons tous les deux quelque chose à prouver.

Il me regarda.

— À qui ?

— Cela dépend des jours.

Pendant un instant, je crus qu'il allait me demander d'en dire davantage. Il ne le fit pas. Il referma son carnet et repoussa sa chaise.

— Viens. Je vais te montrer autre chose.

Il me conduisit dans une petite pièce située derrière la halle, où un luminaire était posé sur un support métallique. Il

ne ressemblait à aucun des objets présentés dans son catalogue. L'abat-jour était irrégulier, presque transparent d'un côté, sombre comme du thé très infusé de l'autre. La lumière le traversait de manière inégale, projetant une douce traînée sur le mur.

— C'est une expérience qui date d'il y a deux ans, dit-il. Elle n'a jamais été commercialisée.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas réussi à lui trouver une structure adaptée.

Je m'accroupis pour examiner le socle. Il était lourd, trop massif. Il étouffait la légèreté du verre.

— Je sais ce qui ne va pas.

— Je m'en doute.

— Tu n'as pas besoin d'un socle. Tu as besoin d'un contrepoids dissimulé dans la fixation.

Maurycy s'accroupit à côté de moi.

— C'est exactement ce que j'ai pensé en voyant ton projet numéro quatre.

Je tournai la tête. Nos visages se retrouvèrent plus proches que ne l'exigeait une conversation purement professionnelle. Je distinguai les fines rides au coin de ses yeux et une petite coupure sur son menton. Il sentait le savon, le bois et quelque chose de chaud que je ne parvenais pas à séparer de l'odeur de la halle.

Il ne se recula pas brusquement. Moi non plus.

— C'est donc pour cela que tu m'as invitée ? demandai-je plus doucement.

— Entre autres.

— Et les autres raisons ?

Il se releva le premier et me tendit la main. Je l'acceptai, même si je n'avais pas besoin d'aide.

— Nous ne les avons pas encore déterminées.

Nous retournâmes à la table avec un état d'esprit différent. Je n'avais plus envie de prouver que toutes mes décisions initiales étaient parfaites. Je voulais découvrir ce que nous pourrions accomplir en associant sa connaissance du verre à mon expérience dans la conception de luminaires.

Cela ne signifiait cependant pas que j'étais prête à tout accepter.

— Faisons un essai, proposai-je. Un seul abat-jour. Sans engagement pour toute la collection.

— À partir de quel projet ?

— Le quatrième. Mais avec la nouvelle fixation.

— Et une autre épaisseur de verre.

— D'accord.

Maurycy nota nos décisions, puis hésita devant une ligne restée vide.

— Pour le moment, nous pouvons l'enregistrer comme un projet de l'atelier.

Je relevai la tête.

— Pour le moment, tu peux même l'appeler « crêpe cosmique » tant que la documentation reste interne. Mais dans le contrat, je veux une clause claire concernant la paternité du projet.

Cela ne lui plut pas. Je vis sa mâchoire se contracter brièvement.

— Bien sûr.

— Maurycy.

— Oui ?

— Je n'ai pas dit cela par hasard.

Il posa son stylo.

— Je sais.

Nous restâmes un moment assis face à face, en silence. Ce silence n'était pas désagréable, mais il avait le poids de quelque chose qu'aucun de nous ne voulait encore nommer.

— Très bien, finit-il par dire. Je préparerai une proposition de conditions. Tu l'examineras. Nous ne commencerons rien sans ton accord.

— Et toi, tu ne commenceras rien sans mes dessins.

— On dirait que nous sommes condamnés à travailler ensemble.

— N'exagère pas. Pour l'instant, il ne s'agit que d'un abat-jour.

Il sourit et je réalisai que j'avais attendu ce sourire.

Lorsque je quittai l'atelier, le ciel au-dessus de la Basse-Silésie avait la couleur du graphite mouillé. L'air était frais et sentait la pluie. Maurycy m'accompagna jusqu'à la porte alors que rien ne l'y obligeait.

— Liliana.

Je me retournai.

— Oui ?

— Je ne veux pas que tu penses que j'essaie de m'approprier ta collection.

Je le regardai un instant.

— Alors ne me donne aucune raison de le penser.

Il ne se vexa pas.

— C'est juste.

Je montai dans ma voiture avec un dossier rempli de nouvelles annotations et la tête pleine de pensées que je n'avais pas prévu d'emporter avec moi. Pour la première fois depuis des mois, je n'avais aucune certitude quant à l'aspect final de mon travail.

Et pour la première fois depuis tout aussi longtemps, cette incertitude n'avait pas uniquement quelque chose de désagréable.

Chapitre 2 - Des limites et des promesses

Le lendemain matin, le téléphone de Marta me réveilla avant même que j'aie eu le temps de boire mon premier café. Mon amie avait l'habitude d'appeler à des heures qu'elle jugeait raisonnables, que le reste du monde partage ou non son avis. Depuis douze ans, elle dirigeait une petite galerie de design à Wrocław et faisait partie des rares personnes capables de me dire qu'un de mes projets était mauvais sans risquer de mettre fin à notre amitié.

— Alors, comment ça s'est passé ? demanda-t-elle sans même me saluer.

Je me tenais près de la fenêtre de l'appartement que j'avais loué, les yeux posés sur les toits mouillés d'une petite ville de Basse-Silésie. Sur la table étaient étalés les dessins que je n'avais pas rangés la veille au soir. À côté se trouvaient une tasse de café froid et l'échantillon de verre ambré que Maurycy m'avait autorisée à emporter pour l'examiner à la lumière naturelle.

— C'était intéressant.

— C'est le mot que tu utilises pour parler d'une catastrophe ou d'une fascination. Lequel des deux, cette fois ?

— Je ne sais pas encore.

Marta éclata de rire.

— Donc, l'homme est séduisant.

— Nous parlons d'un atelier.

— Bien sûr. C'est pour cela que tu as l'air d'avoir dix-sept ans et d'essayer de convaincre ta mère que tu sors juste emprunter un cahier.

J'appuyai mon front contre la vitre fraîche.

— Il a quarante-sept ans, il dirige sa propre entreprise et il estime que la moitié de mes projets nécessitent des modifications.

— Ça semble prometteur.

— Marta.

— Quoi ? Tu as enfin rencontré quelqu'un qui ne se contente pas de te dire ce que tu veux entendre.

Je ne répondis pas. Non pas parce que je manquais d'arguments. Simplement parce que je savais qu'elle avait raison sur ce point précis.

Au fil des dernières années, j'avais construit une vie qui ressemblait exactement à ce que je voulais. Mon propre studio, un appartement à Wrocław, suffisamment de commandes pour ne pas être obligée de toutes les accepter, et suffisamment de solitude pour que personne ne m'empêche de travailler jusqu'à deux heures du matin. Après mon divorce, j'avais longtemps essayé de me convaincre que l'indépendance signifiait ne devoir expliquer mes décisions à personne. Avec le temps, j'avais commencé à soupçonner que j'avais confondu l'indépendance avec l'habitude du silence.

— Je dois fixer aujourd'hui les conditions de notre collaboration, dis-je.

— Et qu'est-ce qui te fait peur ?

Je regardai l'échantillon de verre.

— Qu'il en demande trop.

— Et toi ?

— Moi aussi.

Marta ne répondit pas tout de suite.

— Alors, peut-être que, pour la première fois depuis longtemps, tu discuteras avec quelqu'un qui sera vraiment ton égal.

Après avoir raccroché, j'ouvris mon ordinateur portable et parcourus mes messages. Maurycy avait envoyé un projet de calendrier à six heures quarante-huit. Il ne contenait aucune formule de politesse superflue. Il y avait des dates, des coûts, les disponibilités des fours et une liste de décisions à prendre avant de commencer le travail.

À la fin, je découvris une phrase : « Je propose que nous ayons tous les deux le droit d'arrêter le projet s'il cesse de correspondre à nos accords. »

Je la relus deux fois.

Puis j'ajoutai ma propre condition : « Tous les supports promotionnels, présentations et publications concernant la collection devront être approuvés au préalable par les deux parties. »

J'envoyai le message avant d'avoir le temps de me demander si je ne risquais pas de paraître trop catégorique.

Sa réponse arriva quatre minutes plus tard.

« D'accord. Viens à onze heures. Je te montrerai quelque chose qu'on ne peut pas envoyer par courriel. »

Je ne savais pas ce qui m'agaçait le plus : son assurance ou le fait que j'avais immédiatement commencé à me demander ce qu'il voulait dire.